

Femme de tête et de coeur

Vassa

Hervé Guay

Numéro 138 (1), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65242ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guay, H. (2011). Compte rendu de [Femme de tête et de coeur / *Vassa*]. *Jeu*, (138), 21–25.

Vassa

TEXTE **MAXIME GORKI** / TRADUCTION **ANNE-CATHERINE LEBEAU**

MISE EN SCÈNE ET ADAPTATION **ALEXANDRE MARINE**, ASSISTÉ DE **MARIA MONAKHOVA**

DÉCORS **JASMINE CATUDAL** / COSTUMES **JESSICA POIRIER-CHANG** / ÉCLAIRAGES **MARTIN SIROIS**

MUSIQUE ORIGINALE **DMITRI MARINE** / ACCESSOIRES **ALAIN JENKINS** / MAQUILLAGES **SUZANNE TRÉPANIER**

PERRUQUES **RACHEL TREMBLAY**

AVEC **MARIE BERNIER, JEAN-FRANÇOIS CASABONNE, SYLVIE DRAPEAU, ÉMILIE GILBERT, CATHERINE DE LÉAN, ROGER LÉGER, MARC PAQUET, HUBERT PROULX ET GENEVIÈVE SCHMIDT.**

PRODUCTION DU **THÉÂTRE DU RIDEAU VERT**, PRÉSENTÉE DU 14 SEPTEMBRE AU 16 OCTOBRE 2010.

HERVÉ GUAY

FEMME DE TÊTE ET DE CŒUR

Les lectures intéressantes du répertoire sont plutôt rares au Québec. À mon avis, deux éléments doivent être réunis pour qu'il y ait lecture véritablement stimulante. En premier lieu, il faut que le metteur en scène aille vraiment chercher dans ce patrimoine une pièce qui convient à son style, à sa singularité artistique. Cela veut dire le plus souvent opter pour des œuvres moins connues. Pour des classiques, certes, mais qui ne sont pas régulièrement montés, vers lesquels on va après des recherches plus approfondies. Pièces avec lesquelles le metteur en scène se découvre de secrètes affinités. En deuxième lieu, il s'agit de proposer davantage qu'une lecture naïve de l'œuvre, autre chose qu'une version psychologisante ou prétendument naturelle, c'est-à-dire qu'il faut révéler de ce texte dramatique des aspects inédits, des dimensions que l'on n'a pas données à voir mille fois. Un troisième critère, s'il n'est pas nécessaire, peut agir comme ciment d'une relecture pertinente : la mise en relation de ce texte avec le contexte sociopolitique et culturel d'aujourd'hui dans la mesure où cette inscription peut servir de point d'ancrage à l'expression d'une sensibilité sur des questions précises.

Alexandre Marine est, parmi nos metteurs en scène, l'un des rares à proposer de telles relectures¹. Si l'on peut se réjouir qu'il

travaille désormais régulièrement au Rideau Vert, il est dommage que sa petite compagnie, le Théâtre Deuxième Réalité, ait pratiquement cessé ses activités, faute de soutien financier, car Marine pouvait y proposer des œuvres moins connues encore que celles qu'il offre dans le théâtre dirigé par Denise Filiatrault : non seulement les grandes pièces du répertoire, mais des drames atypiques, des adaptations de romans, de nouvelles et même des créations originales. Mais revenons à *Vassa* de Gorki, écrivain dont on n'avait monté à Montréal dans les trente dernières années que *les Bas-Fonds* et *les Estivants*, ses drames les plus célèbres.

Vassa appartient justement à cette veine inexplorée du répertoire à laquelle j'ai fait allusion. Drame puissant néanmoins qui permet à Marine et à Sylvie Drapeau, actrice dont il a fait son égérie ces dernières années, de plonger sous la surface du naturalisme dans lequel plus d'un aurait donné si tant est qu'ils aient osé s'attaquer à une pièce si obscure – du moins, aux yeux des agents de marketing qui, souvent, façonnent en sous-main les programmations de nos grands théâtres. Et que trouvent les deux artistes sous le réalisme social auquel adhérerait Gorki ? Les aspirations profondes, partiellement inconscientes,

1. J'écris « rares » : je ne veux pas dire qu'il est le seul. Brigitte Haentjens, Martin Faucher,

Robert Lepage, Denis Marleau, Claude Poissant, Wajdi Mouawad et quelques autres l'ont fait et le feront encore, espérons-le.



Vassa de Maxime Gorki, mise en scène par Alexandre Marine (Théâtre du Rideau Vert, 2010). SUR LA PHOTO : Geneviève Schmidt, Marc Paquet, Jean-François Casabonne, Marie Bernier, Sylvie Drapeau et Catherine De Léan. © François Laplante Delagrave.

d'une famille. J'oserais dire aussi les motivations qu'attribuent à Vassa ceux et celles qui l'observent de l'extérieur et qui voudraient qu'elle corresponde à l'image qu'ils se font d'elle pour mieux la diaboliser. En un mot, tant les mouvements de l'âme que le regard cruel des autres sur une femme hors du commun, lire une femme de pouvoir, sont extériorisés ici par le corps des acteurs. Manifestations qu'ils rendent ainsi visibles aux yeux des spectateurs.

Par ailleurs, tout dans l'histoire de Vassa Geleznova nous ramène à aujourd'hui. D'abord, c'est une femme d'affaires. Ensuite, elle cherche à éviter la ruine de l'entreprise familiale pendant que son mari agonise. Autour d'elle, enfin, que des individus songeant à se tirer avec leur part d'héritage, et qu'importe si l'entreprise sombre et la famille avec elle. Nul ne se soucie des autres et de la suite des choses. Mais Vassa veille, intrigue, tyrannise, histoire d'assurer l'avenir de la famille qui se confond dans son esprit

avec celui de l'entreprise. Pour assurer la pérennité des deux, elle prépare même sa succession. Contre vents et marées, quitte à assumer la solitude, à supporter la vindicte et le soupçon que de telles tractations ne manquent pas de susciter.

À vrai dire, ce résumé ignore une dimension essentielle que Marine met en lumière grâce à la distribution qu'il réunit : la lutte entre les sexes soulevée par les manigances de la matriarche. En clair, Vassa décide de s'appuyer sur les forces vives de la famille qui ne sont autres que des femmes assurées, brillantes, sensuelles et indépendantes d'esprit. Les hommes de la tribu, en comparaison, ne sont que des incapables, des tarés ou encore des coureurs de jupons essentiellement mus par un égocentrisme étroit, quand il n'est pas destructeur. Il faut bien une exception à la règle : la belle-fille idiote épousée par le fils non moins idiot de Vassa. Mais quelle idiote ! Ici, même dans l'idiotie, les femmes sont supérieures aux hommes, ainsi que le



prouve Geneviève Schmidt, dotée d'un talent comique hors du commun, que Marine lui donne amplement le temps d'exploiter... jusqu'à proposer une figure de femme sans cerveau et sans cœur totalement opposée à Vassa.

Ce contraste entre les segments masculins et féminins de la distribution, Marine en joue ouvertement. D'un côté, trois femmes altières, magnifiques, racées (Sylvie Drapeau, Catherine De Léan et Marie Bernier) ; de l'autre, ce qu'il faut bien appeler une accumulation de demi-portions en ceci qu'ils offrent des corps difformes (Hubert Proulx), simiesques (Jean-François Casabonne) ou mollassons (Marc Paquet). Là encore, quel-qu'un déroge à la règle : Roger Léger qui affiche une solidité taurine, qualité qui fait du fidèle intendant un être à qui il paraît possible de se fier. L'affrontement disproportionné qu'orchestre Alexandre Marine peut avoir lieu, aussitôt qu'il a pris le temps d'esquisser et de faire évoluer cette galerie de personnages grotesques dans un intérieur grisâtre enluminé, par moments, par l'élégance des tenues victoriennes des héroïnes.

Comme il l'avait fait auparavant pour *Marie Stuart* de Schiller et, avec moins de bonheur, pour *Un tramway nommé Désir* de Tennessee Williams, Marine présente des êtres contradictoires et tourmentés, emportés par ce qu'ils sont en train de vivre. De la complexité, en un mot, qui gravite autour de la grande Sylvie Drapeau. La comédienne instille à l'héroïne de Gorki une vitalité, une sensualité et une passion, non sans froideur pourtant, ce qui renouvelle entièrement la figure de la matriarche bourgeoise telle qu'elle nous est habituellement dépeinte. Bien charnelle, elle assume d'autant mieux l'autre dimension dont l'affuble Gorki, à savoir son mépris du qu'en-dira-t-on et de la morale conventionnelle. À cet égard, Marine laisse planer un doute à plusieurs reprises sur le comportement extravagant de sa Vassa grâce à l'onirisme qu'il insuffle au drame : est-elle vraiment en train d'agir ainsi ou voit-on soudain apparaître, comme dans un portrait cubiste, les médisances dont l'accablent ses ennemis ?

En plus du mouvement perpétuel qu'il instaure sur scène et grâce auquel il permet aux corps des comédiens d'exhiber le tempérament de leur personnage, Marine parvient à créer, surtout vers la fin de la représentation, des tableaux frappants, images arrêtées pendant quelques secondes, qui synthétisent les rapports de force entre les personnages et nous restent en tête longtemps après la fin du spectacle. Le plus puissant est sans contredit celui où, en dépit de l'opposition, Vassa assoit sa victoire, pour ainsi dire, à la force de ses bras. Et il survient aux trois quarts de la soirée. Le portrait de l'héroïne s'éclaire alors : ce qui ne semblait que mesquineries, courses à l'héritage, préférences familiales apparaît pour ce que c'est : le projet d'une femme visionnaire qui veut sauver sa famille du naufrage, dût-elle en sortir elle-même éclaboussée. En ce sens, *Vassa*, c'est l'anti-*Cerisaie* : les velléitaires sont mis en échec par le courage, la persévérance dans l'effort et l'ouverture d'esprit dont font preuve celles qui travaillent pour que le navire familial puisse continuer à naviguer. Naturellement, cela ne se fait pas sans heurts, car ceux qui veulent entraver son mouvement ne manquent pas de créer des remous.

Ces jeux cruels, ces chocs et ces batailles perdues et gagnées, c'est ce que donne à voir la mise en scène d'Alexandre Marine sans laisser deviner la victoire finale. Aussi faut-il de la patience au spectateur pour assister à ce branle-bas de combat un peu échevelé, traversé par des pointes d'onirisme, amenant avec elles une démesure dont il n'est pas toujours sûr de comprendre la source. Sa patience est récompensée quand il s'aperçoit que, tel Vassa, le metteur en scène porte en lui une vision claire du drame, mais qu'il faut en quelque sorte que l'épreuve soit perçue comme chaotique et tumultueuse pour que sa résolution nous surprenne et nous convainque vraiment, ce qui se produit tout particulièrement dans le dernier tiers de la représentation. Preuve que la pièce n'a pas besoin d'être connue du public pour que sa traversée soit ponctuée d'éclats vifs et de turbulences imprévues... avant que le bateau n'arrive à bon port. ■



Vassa, mise en scène par Alexandre Marine (Théâtre du Rideau Vert, 2010). © François Laplante Delagrave.

